



## PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

### M O D E S.

L'émigration momentanée de nos grandes maisons de modes et de luxe en Angleterre tire à sa fin. On parle du retour à Paris de plusieurs noms célèbres qui vont se reposer de leurs succès à l'étranger, tout en préparant les succès d'art et de goût qui vont, nous l'espérons tous, signaler l'entrée de la prochaine saison; car s'il est vrai qu'après l'orage vient le soleil, il est plus vrai encore, qu'après les temps de simplicité et de repos, viennent les jours de splendeur, de plaisir et des plus gaies et brillantes animations de la vie.

M<sup>lle</sup> Josselin<sup>1</sup>, l'une des premières grandes artistes qui nous soient rendues, pouvait quitter Londres, non sans regrets pour les

triomphes qu'elle y obtenait tous les jours, mais sans inquiétude sur le zèle et la continuation de son industrie si heureusement représentée par la maison Melnotte<sup>1</sup>.

Avec des mandataires d'une telle intelligence et d'aussi délicats procédés, M<sup>lle</sup> Josselin savait ne pas laisser en souffrance les intérêts de la noble et brillante clientèle qui, pendant son séjour à Londres, lui a témoigné tant d'admiration et d'estime. — En échange de tant de flatteurs témoignages, notre grande artiste a paru aussi vouloir apporter un surcroît de perfection dans son art, et étudiant scrupuleusement par elle-même toutes les moindres nuances des tailles confiées à ses soins, elle a compris pour chacune le secret de ce qui devait les embellir encore.

<sup>1</sup> Rue de la Paix, 13.

<sup>1</sup> Londres, 23, Old-Bond street.



Revenue à Paris plus tôt qu'elle ne l'eût fait sans les événements politiques, M<sup>lle</sup> Josselin a établi aussitôt tous les systèmes d'essais et de mesure tellement perfectionnés, que les dames étrangères seront toutes étonnées du succès infaillible des commandes qu'elles feront par correspondance.

Et quant à nous, Parisiennes, enchantées du retour de notre habile artiste, bien que le talent de sa sœur ait parfaitement suppléé à son absence, nous nous hâtons de commander nos corsets de bain, de voyage, d'équitation, pour tous les usages, enfin, indispensables à cette saison. — Les petits corsets *andalous*, cette merveille de grâce et de goût, sont surtout recherchés en ce moment où l'on va se distraire à la campagne des soucis de la ville. — Nos plus habiles faiseurs de costumes de cheval, Robin<sup>1</sup> surtout, si bien initié au genre difficile et élégant de l'habit d'amazone, ne comprend de succès que favorisé par cette coupe ravissante du corset *andalou*. — Pour aller aux eaux et aux bains de mer, nous rappellerons aussi les corsets imperméables de M<sup>lle</sup> Josselin; piquante et heureuse invention qui permet de placer sous son costume de bain un corset sur lequel l'eau n'a pas d'action, et qui donne un aspect charmant même à l'horrible costume de bain.

— On a vu depuis quelques jours chez Sorré-Delisle<sup>2</sup> de ravissantes résilles en soie rose et blanche, ou bleue et blanche, formant une espèce de fond de bonnet destiné à se placer très en arrière sur les cheveux. — Cette résille, entourée d'une torsade et terminée de chaque côté par deux glands, aussi légers qu'une fine dentelle, qui retombent sur le cou, est une fantaisie jeune et piquante comme coiffure d'été. — Peut-être cette charmante élégance ira-t-elle à Londres prendre sa place auprès de tout ce que la maison Melnotte y réunit de fantaisies et de recherches parisiennes. Cet *entrepôt*, on peut dire, de tout ce que notre luxe invente de plus parfait, est en ce moment à l'apogée de son succès. La brillante fashion de Londres sait que là se trouvent la ganterie, la chaussure, la bijouterie de *fantaisie*, les rubans, coiffures et fine lingerie, dans

toute leur nouveauté et leur recherche parisienne. — La chaussure, qui par la mode des robes un peu plus courtes reprend toute sa suprématie en France, est représentée en Angleterre, chez Melnotte, avec une recherche et une élégance bien dignes de conserver à ce nom son ancienne et luxueuse réputation. — Les pantoufles, cette attrayante petite coquetterie du *chez soi*, y renouvellent tous les jours leurs styles et leurs ornements si piquants, si variés, si à la mode, et qui plaisent tant dans tous les pays. — Nous avons vu aussi de nouveaux envois de perles et bijoux en *pierreries de fantaisie* faits à cette maison, dont les mandataires ne laissent pas éclore une nouveauté à Paris sans qu'elle soit immédiatement expédiée à Londres.

— Parmi les modes remarquées chez M<sup>me</sup> Penet<sup>3</sup>, nous citerons une capote en tulle bouillonné ornée d'une branche d'acacia rosée, tombant très-bas sur la passe. Du haut de la branche part un ruban rose et blanc tourné en spirale et venant former la bride du côté opposé. La seconde bride est attachée sous la passe sous des bouillonnés de trèfle, formant des touffes de chaque côté. Dans ces touffes, quelques petits boutons d'acacia, piquetés ça et là.

Un chapeau en grosse paille à *tresses mates*, orné d'une longue gerbe d'avoine verte. — Aucun ruban sur la passe, mais un velours noir traversant le dessus de la forme et passé dans une fente produite de chaque côté de la passe pour venir former les brides en dessous, où se trouvent des nœuds moitié taffetas rose, moitié velours noir; — la forme de ce chapeau est un peu jardinière, — et son genre assez original sied très-bien.

— On emploie plus de fleurs sur les chapeaux qu'au commencement de la saison. Nous en avons vu de ravissantes placées sur des capotes de tulle. — C'était des chèvrefeuilles, des mugets, des millepertuis. — Sur des capotes de linon très-clair à coulisse, n'ayant qu'un seul ruban de taffetas blanc traversant la passe pour former les brides, M<sup>me</sup> Séguin<sup>2</sup> avait placé un léger bouquet de roses de haies. — Rien de gracieux comme cette jolie simplicité.

<sup>1</sup> Rue Saint-Marc, 24. — <sup>2</sup> Place de la Bourse, 34.

<sup>3</sup> Rue N<sup>e</sup> St-Augustin, 4. — <sup>2</sup> Rue N<sup>e</sup> des Capucines, 5.



Une ravissante capote en gaze lisse vert doux, doublée de bouillonnés de tulle blanc, ornée d'un tout petit bouquet de têtes de plumes vertes, frimatées en blanc, — et un chapeau en tulle rose orné d'une branche de rose-thé, et d'une voilette d'angleterre attachée au bord, était d'une délicieuse fantaisie de la maison Baudrand<sup>1</sup>.

— La recherche des robes de chambre va *crescendo*. — On en fait de très-jolies en mousseline de laine unie doublée de florence de la même nuance ou d'une couleur opposée à celle du dessus, — comme gros bleu doublé d'orange; gris doublé de rose ou vert pomme, violet doublé de blanc. — On les garnit d'un très-large galon plat ou de plusieurs rangées de velours de la nuance de l'étoffe. — Quand ces velours sont très-étroits, on les pose en dessins quadrilles ou anneaux enlacés, ou dessin grec, comme on le ferait avec la soutache. Le col rabatu et le tour de la pèlerine sont ornés de même, ainsi que le revers du bas de la manche, qui doit être tout couvert de ces velours; — ils forment aussi un ornement autour de l'ouverture des poches.

Les manches des robes de chambre sont plus ou moins larges. Les unes, à la *religieuse*, plus larges du bas que du haut, laissent parfaitement voir la manche blanche de dessous. D'autres manches Isabelle sont taillées en dedans du bras, et laissent également voir la manche blanche. — Le tour de ces *entailles* est bordé de plusieurs rangs de velours, ce qui a un aspect très-riche. Une manche à peu près du même genre, ouvrant du haut en bas, est fermée par des nœuds de rubans semblables à celui qui forme la ceinture. Ce dernier genre, un peu Pompadour, ne va bien qu'avec les robes de chambre en étoffes de soie. — Dans ce genre, nous en citerons une en pékin à rayures moirées rose et blanc, dont les rubans, moitié rose et blanc, plissés à la vieille autour de la jupe du corsage et de l'ouverture des manches. — Elle devait se porter sur un jupon de mousseline garnie d'une *échelle* de petites dentelles superposées depuis le bas de l'ourlet jusqu'à la ceinture. Des manches de satin rose et une petite fanchon d'angleterre sur la tête complétaient ce costume.

<sup>1</sup> Rue Neuve Saint-Augustin.

#### AMEUBLEMENTS.

L'organisation des campagnes où l'on va chercher le repos est une ressource pour exercer le goût d'élégance et de distinction qui peut s'appliquer jusque dans les simplicités d'un ameublement presque rustique. Nous citerons à ce sujet une toute petite *villa* à vingt lieues de Paris, que sa jolie propriétaire a fait décorer dans un style presque *chaumière*. — La salle à manger est toute tapissée de *liserons* qui grimpent sur un fond de pierre et sont interrompus par des nappes d'eau... Le dessus est en chaume, le parquet en dalles... Mais tout cela est en peinture si fraîche, si naturelle, que l'on s'y trompe tout d'abord, et qu'il faut la recherche des mets qu'on trouve à la table et l'élégance de la maîtresse, pour être convaincu de ne pas être transporté dans un village de la Suisse.

Le genre *chalet* est très en vogue dans les maisons de Paris. — On en avait construit une foule de ravissants autour du lac d'Engghien. — Plusieurs sont encore vacants; un peu de repos politique, et nous y verrons bientôt d'élégants locataires. — Pour les *châteaux*, on emploie force tentures en *perses*, en *nankin*, en mousseline claire doublée de percaline rose, ou paille, ou lilas. — Parmi ces *ameublements d'été*, nous citerons un petit castel charmant dont les deux salons du château sont entièrement tendus en perses à grands dessins; les branches d'acacia lilas mêlées à des pivoines rouges ou à des bouquets de roses; les rideaux, portières, et tous les meubles recouverts de la même étoffe. Le billard et la galerie qui y conduit est en perse verte à ramages roses, les boiseries en vieux chêne, ainsi que tous les meubles; la salle à manger et le salon d'automne sont entièrement couverts de tapisseries *au point*, rideaux portières, meubles semblables; les vitraux des fenêtres aux vieux écussons, donnent à ces deux pièces de magnifiques teintes qui se projettent sur les arceaux et les voûtes. Les meubles du salon d'automne sont tous en vieilles étoffes à ramages; les bois viennent de Venise; les dressoirs, coffres, tables, étagères, chaises de la salle à manger sont en vieux chêne.

Pour les chambres à coucher, excepté



deux qui sont tout à fait dans le style renaissance, toutes sont tendues en papiers semblables exactement aux perses des rideaux, meubles et portières, les unes vertes et roses, une autre nankin à raies chinées, d'autres lilas, bleu et blanc. En général, ces tentures, d'étoffes fraîches et bon marché, permettent de varier à l'infini les appartements de campagne. — La maison Foye-Davenne<sup>1</sup> a pour tous ces genres les assortiments les plus parfaits de tapisseries, tapis, tentures, etc., etc. ; des couvre-lits en *tissus d'Alger*, d'autres en *guipures de barège*, d'autres en filets de Smyrne nuancés, qui sont vraiment les ravissants ornements d'une chambre à coucher.

Chez Foye-Davenne se trouvent les nattes indiennes, les tapis de Madagascar qui se mettent sur les tables à manger, genre très à la mode aujourd'hui pour les repas de campagne. — *Les literies*, avec toutes leurs recherches de ménage et toutes les supériorités qu'on peut leur donner, sont une des spécialités de la maison Foye-Davenne que nous devons citer dans l'intérêt de ce qui convient à tous.

— Ne pensez pas qu'au milieu de tous ces brisements momentanés de notre luxe parisien, les charmantes porcelaines et verroteries de Lahoche-Boin<sup>2</sup> aient eu à souffrir. L'étranger a suppléé aux privations particulières qu'exigent nos crises politiques, et l'ancienne et splendide maison de *l'escalier de cristal* n'a pas vu pâlir son éclat, ni s'arrêter ses succès. — L'Angleterre, l'Espagne, la Russie, lui commandaient tour à tour quelques-uns de ces beaux services de Sèvres, attributions indispensables des tables princières. On lui demandait de ces lustres étincelants, imitation embellie des lustres de Venise, et dans ses vases *étrusques, bysantins, Pompadours, ou mauresques*, il trouvait le sujet de nombreux envois pour tous les salons où l'art, le goût et l'élégance ne peuvent jamais être proscrits.

Mais aussi en regard de ces splendeurs dont l'étranger fait en ce moment ses délices, Lahoche-Boin a créé pour nous tout ce que la simplicité la plus économe peut exiger pour *l'organisation du ménage*. Bien que ce mot *ménage* soit d'une vulgarité désolante

pour le luxe, nous devons cependant approuver l'industriel qui vient le favoriser par les recherches les plus ingénieuses de son art. — Ainsi, Lahoche-Boin, en créant les porcelaines les plus simples, les verroteries les plus modestes, a voulu descendre aux exigences du moment; mais il l'a fait en y portant un goût, une distinction, qui nous donnent au moins la consolation de trouver la *supériorité* du goût même dans les plus grandes simplicités de la vie.

## LES MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE

M. de Châteaubriand laisse un testament olographe par lequel il pourvoit à la publication de ses *Mémoires* qu'il appelait *d'Outre-Tombe*. L'illustre écrivain, en cédant, après 1830, cette propriété littéraire aux actionnaires qui s'étaient réunis pour l'acquiescer, se réserva le droit de désigner des amis qui veilleraient, après sa mort, à tous les soins qu'entraîne une pareille publication. Les amis désignés dans cet acte, qui vient d'être déposé au greffe du tribunal civil, sont MM. Mandaroux-Vertamy, qui en était le dépositaire; Louis de Châteaubriand, neveu du défunt; Hyde de Neuville et de Lévis.

Ce livre sera certainement un des plus curieux documents historiques, et une des œuvres littéraires les plus intéressantes de ce temps-ci.

Voici la préface testamentaire, qui a déjà paru :

Paris, 1<sup>er</sup> décembre 1833.

Comme il m'est impossible de prévoir le moment de ma fin; comme, à mon âge, les jours accordés à l'homme ne sont que des jours de grâce ou plutôt de rigueur, je vais, dans la crainte d'être surpris, m'expliquer sur un travail destiné à tromper pour moi l'ennui de ces heures dernières et délaissées que personne ne veut et dont on ne sait que faire.

Les *mémoires*, à la tête desquels on lira cette préface, embrassent ou embrasseront le cours entier de ma vie; ils ont été commencés dès l'année 1811 et continués jusqu'à ce jour. Je raconte, dans ce qui est achevé, et raconterai, dans ce qui n'est encore qu'ébauché, mon enfance, mon éduca-

<sup>1</sup> Rue N° des Petits-Champs, 63. — <sup>2</sup> Palais-National.





20 Juillet 1848.

2365.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeau des M<sup>mes</sup> Maurice Beauvais. Robes en taffetas et en barège par la M<sup>lle</sup> Leguerie.  
 Echarpe en dentelle de Volard. Echarpe arabe, étoffes des M<sup>mes</sup> Gogez. Lingerie Pagan.*

*Mess. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. L.*







tion, ma jeunesse, mon entrée au service, mon arrivée à Paris, ma présentation à Louis XVI, les premières scènes de la Révolution, mes voyages en Amérique, mon retour en Europe, mon émigration en Allemagne et en Angleterre, ma rentrée en France sous le Consulat, mes occupations et mes ouvrages sous l'Empire, ma course à Jérusalem, mes occupations et mes ouvrages sous la Restauration, enfin l'histoire complète de cette Restauration et de sa chute.

J'ai rencontré presque tous les hommes qui ont joué de mon temps un rôle grand ou petit à l'étranger et dans ma patrie, depuis Washington jusqu'à Napoléon, depuis Louis XVIII jusqu'à Alexandre, depuis Pie VII jusqu'à Grégoire XVI, depuis Fox, Burke, Pitt, Shéridan, Londonderry, Capod'Istria, jusqu'à Malesherbes, Mirabeau; depuis Nelson, Bolivar, Méhémet, pacha d'Égypte, jusqu'à Suffren, Bougainville, Lapeyrouse, Moreau. J'ai fait partie d'un triumvirat qui n'avait pas eu d'exemple : trois poètes opposés d'intérêts et de nations se sont trouvés presque à la fois ministres des affaires étrangères, moi en France, M. Canning en Angleterre, M. Martinez de la Rosa en Espagne.

J'ai traversé successivement les années vides de ma jeunesse, les années si remplies de l'ère républicaine, des fastes de Bonaparte et du règne de la légitimité.

J'ai exploré les mers de l'Ancien et du Nouveau-Monde, et foulé le sol des quatre parties de la terre. Après avoir campé sous la hutte de l'Iroquois et sous la tente de l'Arabe, dans les wigwams des Hurons, dans les débris d'Athènes, de Jérusalem, de Memphis, de Carthage, de Grenade, chez le Grec, le Turc et le Maure, parmi les forêts et les ruines; après avoir revêtu la casaque de peau d'ours du sauvage et le cafetan de soie du mameluk, après avoir subi la pauvreté, la faim, la soif et l'exil, je me suis assis, ministre et ambassadeur, brodé d'or, bariolé d'insignes et de rubans, à la table des rois, aux fêtes des princes et des princesses, pour retomber dans l'indigence et essayer de la prison.

J'ai été en relation avec une foule de personnalités célèbres dans les armes, l'Église, la politique, la magistrature, les sciences et les arts. Je possède des matériaux immenses,

plus de quatre mille lettres particulières, les correspondances diplomatiques de mes différentes ambassades, celles de mon passage au ministère des affaires étrangères, entre lesquelles se trouvent des pièces à moi particulières, uniques et inconnues. J'ai porté le mousquet du soldat, le bâton du voyageur, le bourdon du pèlerin; navigateur, mes destinées ont eu l'inconstance de ma voile; alcyon, j'ai fait mon nid sur les flots.

Je me suis mêlé de paix et de guerre; j'ai signé des traités, des protocoles, et publié, chemin faisant, de nombreux ouvrages. J'ai été initié à des secrets de partis, de cour et d'État; j'ai vu de près les plus rares malheurs, les plus hautes fortunes, les plus grandes renommées. J'ai assisté à des sièges, à des congrès, à des conclaves, à la réédification et à la démolition des trônes. J'ai fait de l'histoire, et je pouvais l'écrire; et ma vie solitaire, rêveuse, poétique, marchait au travers de ce monde de réalités, de catastrophes, de tumulte, de bruit, avec les fils de mes songes, Chactas, René, Eudore, Aben-Hamet; avec les filles de mes chimères, Atala, Amélie, Blanca, Velleda, Cymodocée. En dedans et à côté de mon siècle, j'exerçais peut-être, sans le vouloir et sans le chercher, une triple influence religieuse, politique et littéraire.

Je n'ai plus autour de moi que quatre ou cinq contemporains d'une longue renommée. Alfieri, Canova et Monti ont disparu. De ses jours brillants, l'Italie ne conserve que Pindemonte et Manzoni; Pellico a usé ses belles années dans les cachots de Spielberg; les talents de la patrie de Dante sont condamnés au silence, ou forcés de languir en terre étrangère; lord Byron et M. Canning sont morts jeunes; Walter Scott nous a laissés; Goëthe nous a quittés rempli de gloire et d'années. La France n'a presque plus rien de son passé si riche; elle commence une autre ère; je reste pour enterrer mon siècle, comme le vieux prêtre qui, dans le sac de Béziers, devait sonner la cloche avant de tomber lui-même lorsque le citoyen aurait expiré.

Quand la mort baissera la toile entre moi et le monde, on trouvera que mon drame se divise en trois actes.



Depuis ma première jeunesse jusqu'en 1800, j'ai été soldat et voyageur; depuis 1800 jusqu'en 1814, sous le Consulat et l'Empire, ma vie a été littéraire; depuis la Restauration jusqu'aujourd'hui, ma vie a été politique.

Dans mes trois carrières successives, je me suis toujours proposé une grande tâche : voyageur, j'ai aspiré à la découverte du monde polaire; littérateur, j'ai essayé de rétablir la religion sur ses ruines; homme d'État, je me suis efforcé de donner aux peuples le vrai système monarchique représentatif avec ses diverses libertés : j'ai du moins aidé à conquérir celle qui les vaut, les remplace, et tient lieu de toute constitution, la liberté de la presse. Si j'ai souvent échoué dans mes entreprises, il y a eu chez moi faillance de destinée. Les étrangers qui ont succédé dans leurs desseins furent servis par la fortune; ils avaient derrière eux des amis puissants et une patrie tranquille; je n'ai pas eu ce bonheur.

Des auteurs modernes français de ma date, je suis quasi le seul dont la vie ressemble à ses ouvrages. Voyageur, soldat, poète, publiciste, c'est dans les bois que j'ai peint les bois, sur les vaisseaux que j'ai chanté la mer, dans les camps que j'ai parlé des armes, dans l'exil que j'ai appris l'exil, dans les cours, dans les affaires, dans les assemblées, que j'ai étudié les princes, la politique, les lois et l'histoire. Les orateurs de la Grèce et de Rome furent mêlés à la chose publique et en partagèrent le sort. Dans l'Italie et l'Espagne de la fin du moyen âge et de la renaissance, les premiers génies des lettres et des arts participèrent au mouvement social. Quelles orageuses et belles vies que celles de Dante, de Tasse, de Camoëns, d'Ercilla, de Cervantes!

En France, nos anciens poètes et nos anciens historiens chantaient et écrivaient au milieu des pèlerinages et des combats; Thibaut, comte de Champagne; Willehardouin, Joinville, empruntent des félicités de leur style, des aventures de leurs carrières, Froissard va chercher l'histoire sur les grands chemins et l'apprend des chevaliers et des abbés qu'il rencontre et avec lesquels ils chevauche. Mais à compter du

règne de François I<sup>er</sup>, nos écrivains ont été des hommes isolés dont les talents pouvaient être l'expression de l'esprit, non des faits de leur époque.

Si j'étais destiné à vivre, je représenterais dans ma personne, représentée dans mes Mémoires, les principes, les idées, les événements, les catastrophes, l'épopée de mon temps; d'autant plus que j'ai vu finir et commencer un monde, et que les caractères opposés de cette fin et de ce commencement se trouvent mêlés dans mes opinions. Je me suis rencontré entre les deux siècles comme au confluent de deux fleuves; j'ai plongé dans les eaux troubles, m'éloignant à regret du vieux rivage où j'étais né, et nageant avec espérance vers la rive inconnue où vont aborder les générations nouvelles.

Ces Mémoires, divisés en livres et en parties, sont écrits à différentes dates et en différents lieux; ces sections amènent naturellement des espèces de prologues qui rappellent les accidents survenus depuis les dernières dates et peignent les lieux où je reprends le fil de ma narration.

Les événements variés et les formes changeantes de ma vie entrent ainsi les uns dans les autres; il arrive que dans les instants de mes prospérités j'ai à parler du temps de mes misères, et que dans mes jours de tribulations je retrace mes jours de bonheur.

Les divers sentiments de mes âges divers, ma jeunesse pénétrant dans ma vieillesse, la gravité de mes années d'expérience attristant mes années légères, les rayons de mon soleil, depuis son aurore jusqu'à son couchant, se croisant et se confondant comme les reflets épars de mon existence, donnent une sorte d'unité indéfinissable à mon travail; mon berceau a de ma tombe, ma tombe a de mon berceau; mes souffrances deviennent des plaisirs, mes plaisirs des douleurs; et l'on ne sait si ces Mémoires sont l'ouvrage d'une tête brune ou chenue.

Je ne dis point ceci pour me louer, car je ne sais si cela est bon. Je dis ce qui est, ce qui est arrivé sans que j'y songeasse, par l'inconstance même des tempêtes déchaînées contre ma barque, et qui souvent ne m'ont laissé pour écrire tel ou tel fragment



de ma vie que l'écueil de mon naufrage.

J'ai mis à composer ces Mémoires une prédilection toute paternelle; je désirerais pouvoir ressusciter à l'heure des fantômes pour en corriger les épreuves: *Les morts vont vite!*...

Les notes qui accompagnent le texte sont de trois sortes; les premières, rejetées à la fin des volumes, comprennent les éclaircissements et pièces justificatives; les secondes, au bas des pages, sont de l'époque même du texte; les troisièmes, pareillement au bas des pages, ont été ajoutées depuis la composition de ce texte, et portent la date du temps et du lieu où elles ont été écrites. Un an ou deux de solitude dans un coin de la terre suffiraient à l'achèvement de mes Mémoires; mais je n'ai eu de repos que durant les neuf mois où j'ai dormi la vie dans le sein de ma mère. Il est probable que je ne retrouverai ce repos *avant-naitre* que dans les entrailles de notre mère commune, *après-mourir*.

Plusieurs de mes amis m'ont pressé de publier à présent une partie de mon histoire; je n'ai pu me rendre à leur vœu. D'abord, je serais, malgré moi, moins franc et moins véridique; ensuite, j'ai surtout supposé que j'écrivais assis dans mon cercueil. L'ouvrage a pris de là un certain caractère religieux que je ne lui pourrais ôter sans préjudice; il m'en coûterait d'étouffer cette voix lointaine qui sort de la tombe et que l'on entend dans tout le cours du récit. On ne trouvera pas étrange que je garde quelque faiblesse, que je sois préoccupé de la fortune du pauvre orphelin destiné à rester après moi sur la terre. Si j'ai assez souffert dans ce monde pour être dans l'autre une ombre heureuse, un peu de lumière venant à éclairer mon dernier tableau servirait à rendre moins saillants les défauts du peintre; la vie me sied mal, la mort m'ira peut-être mieux.

CHATEAUBRIAND.

#### IMPRESSIONS DE VOYAGE.

Arnal, dans *l'Homme blasé*, fait cette judicieuse remarque que les moutons, ont bien dégénéré depuis Virgile.

S'il n'y avait que les moutons, passe encore; mais les poules aussi ont bien dégénéré; et les hommes, donc! Quel déchet depuis Virgile! Lisez plutôt les vers du premier venu.

Mais laissons l'homme pour parler des poules.

C'est surtout depuis La Fontaine que les poules ont laissé s'altérer l'antique pureté de leurs mœurs. Comme elles sont naïves dans les vers du grand fabuliste! Quelle simplicité dans leurs goûts! quelle candeur! Comme elles sont fraîchement engraisées, quels ailerons potelés sans le savoir! et qu'il y a bien là de quoi vous faire venir l'eau à la bouche!

Henri IV ne l'ignorait pas, lui qui recommandait à ses sujets de mettre la poule au pot tout les jours. Il ne leur manquait pour cela que la poule et le pot.

Alors les poules étaient vertueuses; aussi quand La Fontaine me montrait ces pauvres bêtes persécutées par le renard, je m'intéressais vivement à leur sort, je frémissais, je pleurais, j'en avais la chair de poule, si j'ose m'exprimer ainsi.

Mais les temps sont changés, et dans mes courses à travers champs, les dieux, pour me guérir de mon penchant à l'élogue, m'ont fait rencontrer une poule blanche qui avait abjuré toute pudeur, une poule adonnée à l'ivrognerie.

O nature!

Cette poule appartient à un cabaretier de l'île Saint-Ouen. Le soir, quand le soleil couchant dore les cimes des arbres, lorsque les canotiers attablés en plein air sur la pelouse de l'île réparent leurs forces, la maitresse et le verre en main, la poule blanche rôde furtivement autour des tables; ni le charme de la soirée, ni le chant du rossignol ne produisent aucun effet sur cette malheureuse, tourmentée par une abjecte passion. Pendant que les rouges-gorges et les fauvettes sautillent comme de petites ombres dans les buissons mélodieux, la poule blanche n'a qu'une idée, qu'un rêve, boire les gouttes de vin ou d'eau-de-vie



restées au fond des verres. Elle se glisse à travers les jambes des canotiers avec une audace astucieuse, bravant le danger, profitant des moindres distractions des convives : importune, acharnée, sottement familière et parvenant ainsi, par mille bassesses, à rentrer ivre tous les soirs au poulailler.

Ah ! monsieur, me disait sa maîtresse, les larmes aux yeux, rien n'a pu la corriger de ce vice monstrueux. Elle a été jetée à l'eau deux fois, fouettée trois fois, son coq l'a abandonnée, ses compagnes ne la fréquentent plus ; rien n'y fait. Elle boit, elle boira. Ce sont les canotiers qui l'ont perdue !

Quel sujet de fable pour M. Viennet ! La poule qui veut se faire aussi buveuse que le canotier.

Les cinq ou six mille Parisiens qui vont se promener à Saint-Ouen le dimanche connaissent tous cette poule blanche, célèbre de ce côté de la banlieue, et tous ont un peu contribué à lui inoculer le vice de l'ivrognerie. Un petit verre ne fait rien à un homme et il grise une poule. Il n'y a que le premier petit verre qui coûte, et bien souvent il se boit sans qu'on y pense.

O homme ! me disais-je, ne saurais-tu donc toucher aux animaux sans les corrompre ! Engraisse les poules, mets-les au pot, mange-les, mais avec retenue, avec discrétion et en respectant la morale ; c'est assez de les faire cuire, sans encore les avilir.

Cette poule blanche est mère ; elle conduit une vingtaine de poussins. Voilà une famille qui promet d'être bien élevée.

## THÉÂTRES.

HIPPODROME. — *Le Char du Soleil.*

L'Hippodrome vient d'ajouter à ses hardis

exercices une éblouissante et gracieuse fantaisie équestre. *Le Char du Soleil* est un tableau mythologique d'un éclat tout oriental.

Cette nouveauté, prête depuis longtemps, et qui avait été annoncée pour le samedi 24 juin, est d'une mise en scène dont la richesse et le caractère féerique ont séduit tous les spectateurs.

Le Soleil est sur un char, debout, la tête resplendissante d'étoiles. Il est précédé des Heures, emportées par la vitesse de leurs coursiers. Un voile rose flottant couvre, sans les cacher, leurs formes élégantes : mais la rapidité de leur course est telle, que l'œil ne peut les saisir.

Le dieu est suivi d'un brillant cortège de divinités qui passent devant vos yeux comme l'éclair, en vous éblouissant.

Deux jeunes divinités aériennes se tiennent horizontalement, s'appuyant chacune d'une main sur les épaules du Soleil. Le vent fait flotter leurs écharpes d'argent. Vous ne sauriez rien imaginer de plus gracieux, de plus joli, de plus fantastique.

Mais par quel secret mécanisme ces deux femmes sont-elles ainsi suspendues ? C'est là un des mystères de la mise en scène qu'il serait indiscret de révéler. Ce serait ôter à ce ravissant tableau tout le charme de l'illusion. C'est aux spectateurs à deviner le mot de l'énigme.

Quoi qu'il en soit, c'est là une des combinaisons les plus ingénieuses qu'ait trouvées l'art de la mise en scène, et l'on sait que le directeur de l'Hippodrome, M. Ferdinand Laloue, n'a jamais dit sur ce point son dernier mot.

*Le Char du Soleil* est, en résumé, un tableau merveilleux de grâce, d'éclat et de richesse. Tout Paris voudra voir cette délicieuse page mythologique, digne du pinceau d'Ovide.

A ce Numéro est jointe la planche 2365.

## LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours ; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 30 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRE, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.